

Préface

VIVE LE FEUILLETON,
VIVE THOMAS CAZAN !!

À notre époque où pullulent les amateurs fanatiques de séries télévisées, il serait temps de redécouvrir ce genre littéraire bien vivace qu'on appelait autrefois le roman-feuilleton. Chacun sait que la présence de haricots et de confit d'oie ne suffit pas pour mettre le cassoulet du rayon « plats cuisinés » au niveau de celui de l'Hostellerie Étienne à Labastide-d'Anjou (Aude). Eh bien, la différence vaut pour récit filmé et feuilleton littéraire. Seul l'écrit possède le quelque chose propre au gastronomique. Il permet à l'imagination de jouir d'une liberté totale parce que, quand un auteur de talent – et Éric Bony n'en manque pas, oh non ! – campe un décor, le lecteur respire les odeurs de fumée, sent le souffle du vent et entend claquer la porte alors que le téléspectateur verra bouger les arbres comme il voit, sur une boîte de conserve, une photo accompagnée de « suggestion de présentation ». La littérature permet à chacun de construire une réalité qui lui sera propre quand l'écran s'en tient trop souvent à proposer une reconstitution mondialisée. Mais puisque les deux genres possèdent, eux aussi, des ingrédients communs, à commencer par les personnages récurrents et la sophistication des intrigues, d'où le feuilleton tire-t-il sa substantifique moelle ? Réponse facile : des liens unissant le héros et le romancier. John Dickson Carr¹ a écrit fort justement qu'on

1. 1906-1977. Auteur américain de romans policiers. Grand spécialiste du « meurtre en local clos » sur le modèle du célèbre *Mystère de la chambre jaune*.

ne trouvait rien dans Sherlock Holmes qui ne soit de Conan Doyle. Thomas Cazan, dont voici la troisième aventure, est journaliste de l'étrange parce qu'Éric Bony a exercé, avant lui, cette profession atypique et non parce qu'un producteur a demandé à un pool de scénaristes de fabriquer un aventurier formaté en pensant avant tout à l'acteur qui pourrait jouer le rôle. Ainsi, quand ce Thomas-là s'arrête un instant devant un miroir magique, il découvre, face à lui, l'image du reporter plein d'enthousiasme que j'ai vu explorer les domaines du « surnaturel » en tenant fermement la raison par le bon bout. Ayant ainsi expliqué pourquoi Thomas Cazan ne devait rien à Indiana Jones, qu'on ne s'attende pas à trouver maintenant une esquisse des divers épisodes de sa nouvelle enquête. Ce serait priver le lecteur du plaisir de déguster, à son rythme, les rebondissements et les coups de théâtre soigneusement mijotés par l'auteur. Disons simplement qu'on rencontrera dès les premières pages – et retrouvera tout au long des chapitres – un scientifique et un inventeur suffisamment connus pour figurer dans les dictionnaires. Comme quoi, si Éric Bony a mis dans son héros une grande part de lui-même, il a également su utiliser en virtuose un autre procédé, depuis longtemps typique du roman-feuilleton, consistant à prêter des aventures imaginaires à des personnages réels. Si ses prédécesseurs dans cet usage sont illustres, ils n'ont pas eu la chance de connaître les caméras. Souhaitons donc que les petits écrans nous offrent, un jour, un plat de roi en adaptant les aventures de Thomas Cazan... Avec Éric Bony pour scénariste, bien sûr.

Yves Lignon (maître de conférences honoraire de mathématiques, fondateur du Laboratoire de parapsychologie de Toulouse)

Prologue

Paris 1878

— **S**upercherie ! Imposture !
Les cris du docteur Bouillaud, éminent membre de l'Académie des sciences, résonnaient dans la salle où avait lieu la présentation. Le vieux savant réussit tant bien que mal à se frayer un chemin parmi ses nombreux confrères et le public, venus nombreux pour assister à cette prouesse scientifique qui leur avait été annoncée. Parvenu près de l'estrade, il se rua sur l'opérateur en vociférant, rouge de colère, et en le sommant de dévoiler le trucage.

— Misérable, nous ne sommes pas dupes ! Nous ne nous laisserons pas berner par un vulgaire ventriloque !

Théodose du Moncel, membre de l'Académie des sciences depuis quatre ans, qui avait conduit l'expérience, tenta de s'interposer. Mais Bouillaud, qui ne voulait rien savoir, réussit à se dégager en lui tirant la moustache, ce qui déclencha l'hilarité de la noble assemblée, peu habituée à ce genre de récréation. Il essaya de s'approcher du jeune New-Yorkais en costume, qui paraissait effrayé, derrière la table en bois sur laquelle reposait la fameuse machine de Thomas Edison appelée « phonographe ». Pour l'attraper, Bouillaud contourna la table. Le jeune homme tourna lui aussi autour pour échapper à la vindicte de l'octogénaire, ce qui produisit un effet comique qui provoqua une nouvelle vague de rires dans l'assistance. Au bout du deuxième tour, l'opérateur alla trouver refuge au

fond de la salle. Bouillaud s'arrêta, à bout de souffle, et se tourna vers l'assemblée.

— Vous n'allez pas vous laisser tromper par un phénomène de foire ? C'est une impossibilité scientifique que cet appareil puisse reproduire la voix humaine. C'est du trucage, vous dis-je !

Il n'en démordait pas et alla même jusqu'à aller vérifier dans la salle des séances de l'Académie française — contiguë à celle de l'Académie des sciences — si aucun complice de la supercherie ne s'y dissimulait. Sa colère avait été provoquée par la démonstration de cet appareil révolutionnaire qui reproduisait la voix humaine. Posé sur la table, le cylindre, muni d'une manivelle, devait mesurer un mètre de long sur vingt centimètres de large. Quelques minutes avant que le scientifique ne sorte de ses gonds et ne se ridiculise, l'opérateur avait prononcé ces mots à voix haute près de l'embouchure de la machine.

— Monsieur Edison a l'honneur de saluer messieurs les membres de l'Académie.

Il s'était ensuite reculé et avait de nouveau tourné la manivelle. Le stylet de l'appareil avait alors suivi le sillon creusé dans la feuille d'étain qui recouvrait le cylindre, et une voix audible, mais faible et parasitée, avait répété la phrase dans le silence religieux qu'observait l'assistance :

— Monsieur Edison a l'honneur de saluer messieurs les membres de l'Académie.

Cette simple phrase avait déclenché l'ire de Bouillaud. Au fond de la salle, profitant de l'incident, une silhouette massive se leva de sa chaise. L'homme ajusta sa redingote froissée et tira de son gilet une montre à gousset. Des rides de mécontentement se formèrent sur son front dégagé, surmonté d'une chevelure noire bouclée. Il remit la montre en place et passa une main dans sa barbe fournie qui lui mangeait la moitié du visage.

— Je suis en retard, grommela-t-il en se frayant un chemin vers la sortie.

À trente-six ans, l'astronome Camille Flammarion, qui avait publié l'année précédente *Atlas céleste*, répertoriant les principaux objets d'études astronomiques, et qui venait de sortir *Cartes de la Lune et de la planète Mars* et *Histoire du ciel*, savait que la science est source de prodiges et que des phénomènes, aussi étonnants soient-ils, pouvaient devenir des objets d'étude, à condition que les hommes qui s'y intéressaient restent humbles devant un monde qui échappait encore à leur compréhension et gardent l'esprit ouvert, loin des dogmes et de leurs carcans. Il avait une confiance absolue dans le progrès et restait persuadé que ce qui était mystérieux finirait par être expliqué. Il s'était lui-même intéressé avec méthode et rigueur à des domaines qui, comme le spiritisme, défiaient l'entendement de beaucoup de ses confrères scientifiques. Dans le déni, ses confrères refusaient de les prendre au sérieux et de les étudier. Camille soupira. Le spectacle auquel il avait assisté ne l'amusa pas. Il avait eu, ce soir-là encore avec l'intervention de Bouillaud, la triste démonstration qu'un esprit obtus qui refuse l'évidence peut freiner le progrès de l'humanité. Tout à ses pensées, il passa la porte de la salle des séances et se dirigea vers la salle réservée où l'attendait une réunion secrète et, l'espérait-il, enthousiasmante. Il profita du chemin pour chasser de son esprit cette mauvaise expérience et se concentra sur les enjeux de cette invitation dans laquelle il fondait tous ses espoirs. Arrivé à la porte, il frappa les trois coups convenus. Il entendit la clé tourner dans la serrure et le battant s'ouvrit.

— Monsieur Flammarion, c'est un honneur pour moi de vous rencontrer. Entrez, vous êtes le premier.

L'homme qui venait de lui ouvrir avait un accent américain très prononcé. Il affichait un large sourire et enserra avec insistance la main que lui tendait Camille. Taille moyenne,

visage ovale, regard perçant, sourcils fournis, cheveux de jais coiffés avec une raie sur le côté gauche... Thomas Edison portait un costume trois pièces sombre et un nœud Lavallière noir sur une chemise blanche. Il avait quatre ans de moins que Camille, mais montrait l'assurance d'un entrepreneur doué pour les affaires, une qualité qui manquait à beaucoup d'inventeurs. Cela ne suffit pas d'avoir des idées, encore faut-il savoir les faire fructifier.

Il fit entrer Camille dans la pièce éclairée par des lampes à pétrole. Les rideaux étaient tirés.

— Cela va créer une ambiance propice, crut bon de justifier Edison.

Flammarion acquiesça sans trop comprendre et embraya :

— Votre phonographe est une invention fabuleuse, le félicita Flammarion. Je suis persuadé qu'elle est promise à un brillant avenir... Même si certains ont du mal à accepter le progrès, ajouta-t-il avec une lueur de malice dans le regard.

— Je sais, répondit Edison en haussant les épaules. J'ai assisté incognito à une partie de la démonstration. J'ai l'habitude des imbéciles. On en trouve toujours pour vous voler la vedette. Mais rassurez-vous, ce qui s'est passé ne me touche pas... Je dirais même que cela me stimule et me pousse à vouloir convaincre tous les incrédules. On n'arrête pas le progrès, pas plus qu'un pur-sang lancé au galop sur nos plaines américaines.

Camille sourit pour la forme. Les politesses d'usage étant passées, il ne put s'empêcher plus longtemps de poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— Je vous remercie de m'avoir invité et je suis venu de bonne grâce à votre rendez-vous mystérieux mû par la curiosité... Mais je dois vous dire que mon temps est compté.

Flammarion avait trouvé assez cavalière la missive d'Edison qui ne donnait pas de détails sur l'objet de leur rencontre, mais il avait mis cela sur le compte du légendaire sans-gêne

américain. Cette jeune nation avait encore du chemin à faire question convenances. Il avait accepté, curieux de rencontrer le bonhomme qui commençait à se tailler une sérieuse réputation avec ses inventions.

Edison eut un sourire énigmatique qui agaça un peu Camille.

— Bon, sans vouloir être impoli, dites-moi, fit-il avec une pointe d'impatience dans la voix, qu'est-ce que je fais ici ? Quelle est cette invention extraordinaire que vous vouliez absolument me montrer en secret ? J'ai eu beau échafauder des hypothèses, je ne vois pas ce que vous pourriez me présenter qui me surprendrait... D'autant que nos champs de recherche sont assez éloignés : moi, j'ai mes chères étoiles, et vous, la transmission du son.

Edison passa un bras sur les épaules de Flammarion et l'incita à avancer vers un coin de la pièce.

— Rassurez-vous, mon cher, je n'ai nullement l'intention de vous faire perdre votre temps. Quand la séance sera terminée, c'est vous qui insisterez pour rester !

Au fond de la pièce, Camille découvrit une étrange installation. Deux chaises et des câbles reliés à ce qui ressemblait à des casques, un grand caisson noir avec une manivelle sur le côté et, sur le dessus, deux grandes tiges métalliques. Le caisson était constellé de boutons et de cadrans.

— Qu'est-ce c'est que cela ? demanda-t-il, intrigué.

Sur un ton théâtral, Edison répondit :

— Une révolution, monsieur Flammarion ! Voilà ma dernière invention, la plus importante depuis la naissance de l'humanité.

Camille soupira discrètement. Il n'avait jamais aimé les vantards, et cet Américain commençait à lui taper sur les nerfs avec son air suffisant.

— Je vous le dis, reprit Edison, cet appareil va radicalement

changer notre vision de l'humanité et répondre aux questions essentielles que se sont toujours posées les hommes.

— Et à quoi sert-il exactement ?

— Il nous permettra tout simplement de...

Son explication fut interrompue par trois coups frappés à la porte.

— Ah ! s'exclama Edison, voilà les autres. Si vous le permettez...

Sans attendre la permission de Camille, Edison se précipita pour ouvrir la porte. Camille reconnut tout de suite l'un des cinq nouveaux venus et grimaça. Il n'avait pas vraiment envie de croiser cet écrivain à l'imagination débordante qu'il jalousait un peu. Non seulement il n'avait aucun bagage scientifique, mais il manquait de rigueur dans ses descriptions. Il fit néanmoins bonne figure et le salua cordialement. Avant qu'il ait eu le temps d'échanger quelques mots avec les invités, Edison se lança dans un discours improvisé :

— Messieurs, je vous remercie d'être venus. Chacun d'entre vous est une sommité dans son domaine et je ne doute pas que vous serez à même d'apprécier ma dernière découverte. Sans vouloir présumer de notre petite expérience de ce soir, je peux vous affirmer qu'elle changera la face du monde... Je pourrais parler pendant des heures de ce que vous allez voir, mais le mieux, je le pense, est que nous passions directement à la démonstration.

Edison désigna l'un des hommes, resté un peu en retrait. Vêtu d'un costume bordeaux, il avait un visage sévère, sec et anguleux, et un nez de rapace.

— Pour ceux d'entre vous qui ne le connaissent pas, je vous présente Raphaël Polinsky, le célèbre médium, venu tout spécialement des Carpates.

L'homme s'inclina sans un mot.

— Maître, je vous laisse vous installer.

Polinsky balaya avec dédain l'assistance du regard, alla s'asseoir sur la chaise et coiffa l'étrange casque.

Camille se surprit à retenir sa respiration, ne sachant vraiment pas à quoi s'attendre.

Quelques minutes plus tard, les scientifiques retardataires, qui dissertaient encore dans la salle des séances de l'Académie sur la démonstration du phonographe à laquelle ils venaient d'assister, furent interrompus dans leur discussion par des cris inhumains qui résonnèrent dans les couloirs.

PREMIÈRE
PARTIE

1

Loïc Kermeneur n'en revenait pas. Lui qui n'avait jamais
Leu le sens des affaires venait de faire celle de sa vie. Huit mille euros en liquide pour un simple papier qu'il avait lui-même acheté cent euros sur un site de vente aux enchères à un Américain. Chineur à ses heures et amoureux des vieux papiers, il avait dès le début flairé que sa valeur allait bien au-delà de ce que le vendeur en demandait, mais de là à imaginer une telle somme ! Il avait longuement hésité – à ce prix-là, ça pouvait être un faux –, mais au final n'avait pu résister. Après tout, il ne risquait que quelques centaines d'euros, et sa retraite lui permettait ce petit extra. Une chance pour lui : il avait été le seul à enchérir, si bien que les prix ne s'étaient pas envolés. Il est vrai qu'à part des collectionneurs excentriques comme lui, un tel document n'intéressait pas grand monde. Au début, il l'avait acheté pour le mettre dans sa propre collection, mais quand, quelques jours plus tard, il avait reçu par mail cette proposition mirobolante de rachat, il n'avait pas hésité longtemps. Même si Loïc était un vrai collectionneur, plusieurs milliers d'euros ne se refusaient pas. En plus, les correspondances entre savants, ce n'était pas son truc. Il préférait les lettres d'amour. Il pensait déjà à toutes les correspondances d'hommes et de femmes célèbres épris les uns des autres qu'il allait pouvoir acheter pour les ranger soigneusement dans ses classeurs. À une époque qui ne jurait que par les mails et les SMS, il pensait qu'il était important de conserver ces témoignages épistolaires des siècles passés.

Lire une correspondance, c'était pénétrer l'intimité de deux personnes, et c'était d'autant plus émouvant si elles étaient connues. Il se sentait parfois un peu voyeur en parcourant les lignes, mais avait aussi l'impression de côtoyer des personnages historiques et de regarder le passé à travers un trou de serrure. Ce n'est pas comme maintenant, se disait-il. Les relations amoureuses avaient bien changé. Pas le temps de vivre, pas le temps d'aimer, pas le temps de l'écrire. Il fallait que tout aille vite, et l'humanité était devenue avare de mots... Et même avare de consonnes et de voyelles. Que resterait-il d'une relation amoureuse ou amicale entre deux êtres dans cinq cents ans ? *Jte kiffe grave* <3 dans la mémoire d'un téléphone. Est-ce que cela suffirait à rendre la force des sentiments des centaines d'années après ?

Loïc passait des après-midi entières à se plonger dans les mots des autres. Sa lettre préférée, qu'il relisait souvent, toujours avec autant d'émotion ? Une missive de juin 1949 d'Édith Piaf à Marcel Cerdan dans laquelle elle lui disait : *Si tu le peux, dès que ton combat est fini, renvoie-moi mon cœur que je puisse respirer.* Il adorait aussi déchiffrer les bafouilles que les poilus de la guerre de 14 envoyaient à leurs fiancées au dos de cartes postales kitch, colorisées avec des tons pastel. L'une d'elles représentait un vaillant soldat dans un uniforme impeccable, pensant à sa dulcinée dont on voyait la tête dans une bulle. En bas, ces mots : *Au front. Après mon triomphant retour, nous pourrions reparler d'amour.* Une image édulcorée de la guerre qui tranchait cruellement avec la réalité dont il leur était interdit de parler... Moral des troupes oblige ! Ils vivaient l'enfer dans la boue et la fange, et ne savaient pas s'ils seraient encore en vie le lendemain, mais ils consacraient du temps à compter fleurette à l'élue de leur cœur. Au fond, Loïc, sous sa carcasse de retraité de la marine marchande un peu bourru, vêtu de son éternel costume de vieux loup de mer élimé,

était un indécrottable romantique, et ces lettres, son jardin secret. À soixante-dix-huit ans, il ressemblait à ces gravures anciennes représentant des vieux marins : le visage hâlé, ridé par le soleil et le sel, les yeux bleu très clair. La mer avait été sa seule véritable maîtresse. Il n'était pas très à l'aise avec les hommes. Toujours solitaire, il parlait peu et passait pour le vieux garçon qu'il était, un célibataire endurci. Sans doute avait-il mis la barre trop haut avec les quelques femmes qu'il avait connues au cours de sa vie. Une rafale l'arracha à ses pensées. Il était temps de rentrer. Avec une fortune en poche, on n'avait pas le droit de se laisser aller à la mélancolie ! Dès qu'il serait chez lui, il se mettrait sur Internet, qu'il avait découvert lors d'une initiation organisée par un club troisième âge du village il y a quelques années, et essaierait de voir ce qu'il allait pouvoir s'offrir. Il s'était vite mis à cette technologie dans laquelle il avait vu un outil extraordinaire pour assouvir sa passion. Peut-être choisirait-il d'acquérir une lettre de la marquise de Sévigné ou d'un aristocrate du dix-septième siècle qui voyagerait sur la carte du tendre avec une courtisane, partant d'Amitié-Nouvelle pour voyager vers Billet-Galant et Billet-Doux afin d'atteindre Tendresur-Estime, des villes imaginaires qui décrivaient les étapes de la séduction. À l'époque, ils n'avaient pas la télé, mais ils ne s'ennuyaient pas ! Il réajusta sa casquette de marin sur le peu de cheveux blancs qui lui restait et ferma son caban. Quelle idée de lui avoir donné rendez-vous pour la transaction au cap Fréhel, en fin d'après-midi. Certes, ce n'était qu'à quelques kilomètres de chez lui – il habitait Erquy –, mais tout de même, le faire venir en pleine nature sur cette pointe rocheuse balayée par le vent avec son phare majestueux et sa réserve ornithologique habitée par ces centaines d'oiseaux qui viennent nicher au creux des falaises, ce n'était pas un endroit propice. Ils étaient allés assez loin derrière le phare, à l'écart des touristes, pour effectuer l'échange, comme s'il

s'agissait d'un paquet de drogue. L'acheteur était un original, c'était certain. Un albinos grand et filiforme à la peau très pâle et à la démarche étrange. Et ses yeux ! Le vieux marin n'avait jamais croisé un tel regard... Glaçant. Loïc se serait attendu à un passionné, intarissable sur sa collection. Au lieu de cela, l'inconnu lui avait à peine parlé et, dès qu'il avait pris possession de la feuille, il l'avait rangée sans ménagement dans la poche intérieure de sa veste comme un vulgaire prospectus. Il était rapidement reparti vers sa voiture en lui disant à peine au revoir. Loïc était resté là à marcher sur la pointe, choqué par le comportement de l'inconnu. Il essaya de chasser le malaise que cette rencontre avait suscité en lui et, pour se calmer, s'abîma dans la contemplation du paysage. Le fort Lalatte d'un côté, la côte et la ville de Val-André de l'autre... Et l'horizon, avec les vagues moutonnant sur la mer, au gré du vent. Décidément, il n'aimait pas les hommes. Il entreprit enfin de revenir vers sa voiture en longeant la falaise. Les cars de touristes étaient partis à cette heure-là, les yeux remplis d'images d'oiseaux planant au-dessus des eaux déchaînées, entre les rochers. Il ne restait que quelques mères ou pères de famille, n'arrêtant pas de hurler après leurs enfants qui voulaient voir les volatiles, pour les empêcher de s'approcher de la falaise ou des photographes amateurs décidés à braver le vent et prenant des risques insensés pour mettre quelques mouettes dans leurs viseurs. Soudain, Loïc ferma les yeux, ébloui. Le soleil couchant avait-il trouvé une trouée à travers un nuage ? Au même moment, il entendit une voix de femme. Elle semblait flotter autour de lui, venant de partout à la fois.

— Je vous en supplie, venez me chercher.

Surpris, Loïc regarda tout autour de lui. Il était seul au bord de la falaise. Les derniers promeneurs étaient trop loin pour que ce soit eux. Avait-il rêvé ? Il allait repartir quand la voix l'enveloppa de nouveau.

— Ne me laissez pas... j'ai peur.

Cette fois-ci, il en était certain, il y avait bien quelqu'un... Mais où ? Il s'approcha du précipice.

— Par ici, dépêchez-vous !

Il accéléra le pas comme il pouvait, mais son arthrose choisit ce moment pour se rappeler à son bon souvenir. À son âge, il n'avait plus le pied sûr et s'était toujours senti plus à l'aise sur le pont d'un bateau que sur la terre ferme. Et pour couronner le tout, il était sujet au vertige. Ne voyant toujours rien, il s'approcha encore plus de la falaise et faillit trébucher sur les pierres qui jonchaient le sol au milieu de la végétation rase de la lande.

— Venez, je suis là...

Il ne voyait rien, c'était à devenir fou ! Sans doute une touriste qui connaissait mieux le terrain que les gens du cru qui avaient voulu essayer de descendre sur la grève en chaussures à talons. La bêtise de ces parvenus n'avait pas de limites. Le vent qui avait forcé le déséquilibrait et il s'épuisait à lutter contre les rafales. Il s'était dangereusement rapproché du bord. Le vacarme des vagues qui se jetaient contre les rochers était assourdissant. Au bord du gouffre, il entendit à nouveau l'appel :

— Approchez, je ne vais pas tenir longtemps !

Rassemblant son courage, il se pencha. La tête commençait à lui tourner. Ce n'était pas le moment d'avoir une crise de vertige. Il suait à grosses gouttes, attiré par le vide. Soudain, il fut ébloui par un éclat de lumière et se sentit poussé par le vent. Une pierre roula sous ses pieds. Il trébucha et perdit l'équilibre, tentant désespérément de se rattraper à une branche de genêt. Il tomba. Son corps heurta plusieurs fois la paroi avant de s'écraser sur les rochers en contrebas.